



MORT INSOLITE A PARIS

le cas mystérieux de William L. Dayton

Par Charles Priestley

Adaptation en français par Gérard Hawkins

La guerre civile se déroula à dix mille endroits différents, déclare le narrateur David McCullough, au début du documentaire télévisé de Ken Burns : « La guerre de Sécession ». *De Valverde au Nouveau-Mexique et de Tullahoma au Tennessee à St. Albans au Vermont et Fernandina sur la côte de la Floride. Il aurait pu ajouter : ... à Londres et à Paris.* Les historiens continuent à débattre de la possibilité qu'avait le Sud de remporter la victoire.¹ Il y a cependant un petit nombre d'entre eux qui sont en désaccord avec l'hypothèse qu'une forme quelconque d'intervention européenne, c'est-à-dire celle de la Grande-Bretagne ou de la France ou des deux, aurait sans aucun doute influencé le cours de la guerre et très probablement décidé de son issue finale. Il a été dit avec justesse que, pour gagner, le Sud devait simplement ne pas perdre. Si la Grande-Bretagne et la France avaient, par exemple, décidé de briser le blocus naval comme les agents et sympathisants confédérés leur avaient suggéré de faire, il semble probable qu'en fin de compte, les Etats-Unis n'auraient eu guère d'autre choix que d'accepter de fait l'indépendance du Sud. Il est patent que l'Union aurait pu espérer la sympathie et le soutien moral de son principal allié en Europe, la Russie, mais elle ne pouvait pas espérer davantage. Alors que la Russie était en mesure de se défendre sur terre (comme elle l'avait démontré moins de dix ans auparavant lors de la guerre de Crimée), elle ne se serait pas risquée à se mesurer à la flotte de la Royal Navy. L'appui des Britanniques et des Français pour reconnaître la Confédération aurait ainsi pu être crucial, et ces deux puissances s'en montrèrent d'ailleurs bien conscientes dès le départ.

La guerre ne fut donc pas moins farouche en Grande-Bretagne et en France qu'outre-Atlantique. Il n'y eut, bien sûr, aucune effusion de sang sur ce théâtre particulier, pas de Sharpsburg ni de Gettysburg. Ni de réelle violence physique, à l'exception peut-être de la tentative que fit un groupe d'étudiants yankee du célèbre lycée Condorcet de s'en prendre à John Slidell sur les Champs-Élysées, le jour de l'an 1864. Ce ne fut qu'une escarmouche d'où le vétéran confédéré sortit victorieux, s'enfuyant en emportant comme trophée le manteau de l'un de ses agresseurs.² Néanmoins, il y eut d'autres

¹ Voir par exemple, *Could the Confederacy Have Won the Civil War?* in *North and South*, Vol. 9, Numéro 2.

² Beckles Willson, *John Slidell and the Confederates in Paris (1862-65)* (New York, 1932), pp. 151-153; John Bigelow, *Retrospections of an Active Life* (New York, 1909), Vol. II, pp. 120-121. Dans les *Eustis Papers*, Willson appelle ce garçon « Truro » et prétend qu'il était originaire de New York. Bigelow épelle le nom « Trouro » et affirme qu'il était de la Nouvelle Orléans ; cela semble néanmoins improbable.

victimes, parmi elles un avocat de 57 ans du New Jersey, que le procureur général de cet Etat salua comme *étant mort au service de son pays ... et avait rejoint ce groupe héroïque de jeunes membres du barreau, qui avaient gracieusement donné leur vie pour la même grande cause*. Il s'agissait du ministre des Etats-Unis en France, William Lewis Dayton, qui décéda dans des circonstances mystérieuses, le 1^{er} décembre 1864.³

Dayton naît à Basking Ridge, New Jersey, le 17 février 1807. Il est diplômé du College of New Jersey (aujourd'hui l'université de Princeton) en 1825, puis étudie le droit avant d'être admis au barreau en 1830. Sept ans plus tard, la communauté de Monmouth lui offre un siège de Whig⁴ à l'assemblée législative du New Jersey, poste qu'il occupe seulement pendant quelques semaines avant d'être nommé juge à la Cour suprême de l'Etat. Cependant, le salaire de juge se révèle insuffisant pour répondre aux besoins de sa famille qui s'agrandit et, par conséquent, il démissionne trois ans plus tard pour ouvrir un cabinet d'avocat. En 1842, le gouverneur William S. Pennington lui alloue un siège au Sénat US, poste que le décès du cousin de Dayton, Samuel Lewis Southard, avait laissé vacant. Il est réélu en 1845 pour un mandat de six ans.

Dayton n'est pas un membre du Sénat particulièrement éminent ou actif, sa seule notoriété étant son opposition résolue à toute mesure qu'il considérait comme un raffermissement de la puissance des Etats esclavagistes. Cette prise de position, bien que fondée sur des principes, n'est pas populaire dans le New Jersey de l'époque et, en mars 1851, Dayton perd son siège et réintègre son cabinet privé. Cinq ans plus tard, il rejoint le parti républicain nouvellement formé, qui le nomme candidat à sa vice-présidence lors de sa première convention nationale. A peine a-t-il une fois de plus regagné son cabinet après la défaite républicaine de novembre 1856, qu'il est nommé procureur général du New Jersey. Enfin, en avril 1861, Abraham Lincoln, le président républicain nouvellement élu, le nomme ministre des Etats-Unis en France.⁵

Entre-temps, la jeune Confédération s'affaire également à sélectionner ses émissaires aux diverses nations européennes et en particulier aux deux pays clés, la Grande-Bretagne et la France. On pourrait penser, à première vue, que les efforts confédérés se seraient portés davantage sur la Grande-Bretagne que sur la France. En effet, la sympathie britannique pour le Sud était généralisée et croissait au fur et à mesure de la progression de la guerre ; elle émergeait à tous les partis politiques, existait à tous les niveaux de la société et était particulièrement forte dans l'Eglise d'Angleterre. Par ailleurs, la Grande-Bretagne, plus que la France, avait besoin du coton du Sud ; on estime qu'entre 4 et 5 millions d'individus, ou environ un septième de sa population, dépendaient directement ou indirectement du commerce du coton pour subsister.⁶ Cependant, le gouvernement britannique se révèle étrangement réticent à s'engager, préférant poursuivre une politique qui était, selon John Calhoun, *sage et magistralement inactive*.⁷ Nous savons maintenant que ce n'est qu'en septembre 1862 que la reconnaissance britannique de la Confédération a été brièvement considérée comme une réelle possibilité, et que l'échec de l'invasion du Maryland par Lee mit définitivement fin à ce dilemme. En bref, comme l'écrit William Gilbert dans son poème « House of

³ Les pages concernées se trouvent parmi les documents de William Lewis Dayton dans le Département des livres rares et collections spéciales, bibliothèque de l'Université de Princeton, boîte 4, dossier 8.

⁴ Le Parti Whig était un parti politique américain de la droite libérale, créé durant l'hiver 1833-1834 pour s'opposer à la politique du président Andrew Jackson. Le nom des Whig est une référence à un parti politique homonyme existant depuis le XVII^e siècle en Angleterre, opposé au pouvoir du Roi et à la restauration.

⁵ *American National Biography* (New York, 1999), Vol. VI ; *The Daily True American*, 3 mars 1865.

⁶ Frank Lawrence Ousley, *King Cotton Diplomacy*, (2^e édition révisée, Chicago, 1959), pp. 8-11.

⁷ Cette maxime fut utilisée avant lui par John Randolph de Roanoke et reprise en 1791 par Sir James Mackintosh.

Peers » : *Tout au long de la guerre, Palmerston et son cabinet ... n'ont rien fait de particulier, et l'ont fait très bien*⁸, réussissant de la sorte à contrarier les deux camps du conflit américain. Les Britanniques qui sympathisaient avec le Sud n'ont certes jamais tout à fait renoncé à persuader leur gouvernement d'intervenir, mais dans ce contexte, il n'est pas surprenant que les Confédérés aient davantage concentré leurs efforts sur la France.

Les diplomates et les fonctionnaires sudistes se rendent compte, comme tout le monde d'ailleurs, qu'alors que la politique étrangère britannique est discutée au Cabinet et débattue au Parlement, celle de la France résulte des décisions d'un seul homme : l'empereur Napoléon III. Tous les plaidoyers pour la reconnaissance du Sud ou toute autre forme d'intervention lui sont adressés, soit directement, comme la *Lettre à l'Empereur* de Paul Pecquet du Bellet⁹, ou indirectement. Il ne fait aucun doute qu'au début de l'année 1862, Napoléon penche en faveur du Sud et que selon « la grande pensée du règne » et la préparation de ses plans pour le Mexique, il a évidemment tout intérêt à côtoyer une puissance conviviale de l'autre côté du Rio Grande. Ce que les défenseurs les plus optimistes de la reconnaissance n'avaient cependant pas compris est que les longues années d'exil de Napoléon avaient marqué l'Empereur au fer rouge et que, tout comme Charles II d'Angleterre avant lui, il est fermement résolu à ne plus jamais passer sous les fourches caudines. Cette détermination sera à la base de toutes ses décisions futures. Il avait accédé au pouvoir en 1852 grâce au vote populaire exprimé lors d'un plébiscite. L'opposition à son régime, pas toujours franche, est issue des quatre coins de l'échiquier politique français, des Légitimismes qui espèrent toujours le retour de la monarchie des Bourbons aux Orléanistes et Républicains. Il doit par conséquent marcher sur des œufs. Les expériences de ses premiers quarante ans de règne lui ont inculqué une certaine introversion et il avait mis au point une sorte d'astuce pour donner à ses relations d'affaires l'impression qu'il était sans réserve d'accord avec elles, mais sans jamais le dire ouvertement. (Ceci, en passant, explique incontestablement le désaccord ultérieur sur ce qu'il avait dit en juin 1863 lors de sa rencontre avec les membres britanniques du Parlement, William Schaw Lindsay et John Arthur Roebuck, et l'incapacité de ce dernier à faire passer sa motion de reconnaissance aux Chambres des Communes). En fait, la vérité est que l'Empereur n'a jamais eu la possibilité d'agir indépendamment de la Grande-Bretagne, du moins en ce qui concerne l'intervention en faveur du Sud. John Slidell, le commissaire confédéré en France, était en effet souvent déprimé ou fatigué par les atermoiements et les tergiversations françaises.¹⁰ Néanmoins, longtemps après que Judah Benjamin eut retiré James Mason de Londres et congédié les consuls britanniques de la Confédération, Slidell et bien d'autres continuent à placer leurs espoirs sur la France. Même en février 1865, par exemple, l'économiste britannique John Welsford Cowell publie une brochure exhortant l'intervention française, son argument principal étant qu'elle permettrait à la France de gagner une étape sur son vieux rival, l'Angleterre !¹¹

⁸ W. S. Gilbert, *Iolanthe*.

⁹ Paul Pecquet du Bellet, *Lettre à l'Empereur : de la Reconnaissance des Etats Confédérés* (Paris, 1862).

¹⁰ Voir, par exemple, lettre de Slidell datée du 26 mars 1862, à Hunter, *Official Records of the Union and Confederate Navies in the War of the Rebellion*, séries II, Vol. 3, p. 372 et sa lettre du 17 juillet 1864, à Mason dans les Mason Papers, Library of Congress.

¹¹ John Welsford Cowell, *La France et les Etats Confédérés* (Paris, 1865). Pour un résumé de l'argumentation de Cowell et une brève biographie, voir Charles Priestley, *France's Opportunity: an Englishman's Plea for French Intervention in Crossfire*, le magazine de la American Civil War Round Table (United Kingdom), Vol. XXI, No. 76, avril 2005.

La Confédération possède un net avantage dans ses relations avec la France : les liens étroits entre les créoles de Louisiane et la mère patrie. Un récent article du professeur Salwa Nacouzi¹² de l'université de Poitiers fait valoir qu'en 1860, les citoyens d'origine française de la Louisiane, qui pouvaient se le permettre, continuent à envoyer leurs enfants étudier à Paris, tout d'abord dans l'un des grands lycées, puis aux facultés de droit ou de médecine. La France était aussi la destination de vacances préférée de l'aristocratie créole qui fréquentait l'opéra de Paris ou prenait les eaux à Vichy. Le déclenchement de la guerre civile trouve bon nombre de ces créoles déterminés à défendre la cause du Sud, *prenant la plume, ne pouvant prendre l'épée*, selon les termes de Paul Pecquet du Bellet.

La propagande confédérée en Grande-Bretagne, qu'elle soit générée par les Sudistes ou par leurs sympathisants, a tendance à souligner la nature anglo-saxonne du Sud et de la comparer favorablement à la « racaille et les rejets de l'Europe »¹³, qui étaient censés composer la population du Nord. Les créoles de Louisiane à Paris adoptent une argumentation plutôt différente. En analysant les écrits de trois Louisianais – Paul Pecquet du Bellet, Charles Deléry et Alfred Mercier – le professeur Nacouzi explique que ces créoles choisissent de mettre l'accent sur leur héritage latin. Il souligne qu'ils se considèrent « Français d'Amérique » plutôt qu'Américains. Dans leurs écrits, les Yankees sont dépeints comme des hypocrites, des Anglo-Saxons puritains et intolérants, en opposition aux généreux, francs et catholiques Latins du Sud.

Bien sûr, le gouvernement confédéré ne laisse pas la défense du Sud exclusivement aux mains des exilés créoles à Paris, aussi prolifiques qu'étaient leurs efforts intellectuels. La première mission confédérée en Europe, au printemps 1861, comprend le juge Pierre A. Rost qui, bien qu'élevé en Louisiane, était né en France. Le choix final pour le commissaire confédéré se fixe cependant sur John Slidell qui, malgré ses origines newyorkaises, avait vécu en Louisiane depuis 1819, parlait bien le français et était un politicien astucieux et expérimenté. Enfin, le journaliste et ancien diplomate Edwin de Leon avait été expédié en Europe avec un fond des services secrets de 25 000 \$ dont l'usage spécifique était *d'éclairer l'opinion publique*. Après s'être installé à Londres en juin 1862, il décide peu après de s'établir en France, jugeant meilleures les possibilités d'influer sa presse. Il publie dans un premier temps une brochure *La Vérité sur les Etats Confédérés* et travaille ensuite avec diligence et avec un certain succès à persuader les journaux français d'accepter les articles favorables au Sud, utilisant au passage une grande partie des fonds reçus du département d'Etat.¹⁴

Pour contrer la diplomatie confédérée en Europe, l'Union expédie William Lewis Dayton à Paris. A première vue, son choix pour ce poste semble surprenant. Dayton n'a aucune expérience diplomatique, sa santé semble fragile et il ne parle pas ni ne lit le français. Sa photographie le dépeint comme un homme d'âge moyen, corpulent, agréable et possédant un regard déterminé mais un peu dyspeptique. En fait, Lincoln avait été fort impressionné par la position qu'avait prise Dayton contre l'esclavage dix ans plus tôt, et avait voulu le nommer ministre en Grande-Bretagne. Seward, convaincu cependant le Président de mettre Charles Francis Adams en place à Londres et

¹² Salwa Nacouzi, *Les créoles Louisianais Défendent la Cause du Sud à Paris (1861-1865) : Latinisme contre Anglosaxonisme*, in *Transatlantica*, 2002.

¹³ L'expression a été utilisée par le député radical John Arthur Roebuck lors d'un banquet dans sa circonscription de Sheffield, le 14 août 1862.

¹⁴ Edwin de Leon, *Secret History of Confederate Diplomacy Abroad*, ed. William C. Davis (Kansas, 2005).

d'envoyer Dayton à Paris.¹⁵ Ce dernier y établit aussitôt la légation des Etats-Unis avec comme premier secrétaire William S. Pennington de la célèbre famille du New Jersey, et son propre fils, William L. Dayton Junior, comme deuxième secrétaire. Pendant plus de trois ans, il travaille pour bloquer toute tentative française de reconnaissance ou d'aide au Sud. Il faut pourtant souligner qu'une grande part du crédit relatif au succès de la diplomatie fédérale à Paris revient au jeune et énergique John Bigelow qui avait beaucoup voyagé en Europe avant la guerre, avait de bons contacts en France et en Angleterre et parlait couramment le français. Bigelow est envoyé à Paris en août 1861, officiellement en tant que consul, mais dans la pratique *pour s'occuper de la presse*.¹⁶ Il reste en contact étroit avec Seward jusqu'à la fin de la guerre et semble avoir effectué sa tâche avec peu de référence à Dayton ; en effet, il se montre parfois impatient face à la velléité et au style réservé du ministre américain.

En tout cas, jusqu'à la fin de 1864, le comportement honnête et franc de Dayton lui vaut le respect de ses hôtes français, et il peut sans exagération se targuer d'avoir accompli une mission difficile avec habileté et succès. Le stress requis par sa position affecte cependant sa santé. Il est de plus en plus fréquemment malade, et sa dépendance croissante pour les plaisirs de la table n'est pas pour l'aider. Dans la soirée du 1^{er} décembre 1864, il meurt d'une hémorragie cérébrale alors qu'il se trouvait dans l'appartement d'une « courtisane notoire » à l'Hôtel du Louvre.¹⁷ Le service funèbre a lieu le mardi suivant, 6 décembre, à l'église de la Rue de Berri. Les membres du gouvernement français et le corps diplomatique y assistent. Bigelow prononce le discours principal avant d'introduire le professeur Laboulaye de l'Institut de France, un ami dévoué et un unioniste influent.¹⁸ Le corps est ensuite rapatrié aux Etats-Unis et enterré au cimetière de Riverview à Trenton, New Jersey. Voilà les faits succincts relatifs à la mort de Dayton ; les détails et les circonstances de son décès sont toutefois plus controversés.

Qui était cette « courtisane notoire » et que faisait le ministre des Etats-Unis en France dans son appartement en cette nuit de décembre ? Le récit le plus complet et le plus surprenant de sa mort apparaît dans un ouvrage publié en 1932 par un auteur canadien, Beckles Willson, intitulé *John Slidell et les Confédérés à Paris (1862-65)*. Henry Beckles Willson naît à Montréal en 1869. Après une brillante carrière de journaliste et d'éditeur d'un journal aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, il s'installe à son compte et rédige un grand nombre d'ouvrages. Il fait partie du corps expéditionnaire canadien en France pendant la première guerre mondiale et s'installe à Paris. Il meurt en 1942 à Beaulieu-sur-Mer, dans le sud de la France, Paris étant alors occupé par les Allemands.¹⁹

L'ouvrage de Willson sur Slidell comporte un certain nombre de lacunes pour un travail censé être historique et sérieux. D'abord, il ne possède pas d'index ni de bibliographie, une curieuse omission. Il est clair cependant, que l'auteur a consulté bon nombre de documents contemporains ainsi que les mémoires des personnages clés tels que Bigelow et James Dunwoody Bulloch. Il nous informe dans sa préface qu'il a

¹⁵ *American National Biography*.

¹⁶ Bigelow, op. cit., Vol. I, p. 365.

¹⁷ *American National Biography*. L'auteur de cette citation est le professeur Norman B. Ferris, de la Middle Tennessee State University.

¹⁸ Bigelow, op. cit., Vol. II, pp. 237-241. L'église fut démolie après la vente du site au *New York Herald Tribune* en 1931.

¹⁹ Damien-Claude Bélanger, *Quebec History*, (Marianopolis College, 2004).

également eu accès aux diverses lettres et documents appartenant à la famille de George Eustis, le secrétaire de Slidell, ainsi qu'aux informations recueillies par l'historien Henry Vignaud²⁰, un autre membre de la mission confédérée. Enfin, son long séjour à Paris lui a donné l'occasion de rencontrer de nombreux individus qui, bien qu'ils n'aient pas été personnellement impliqués dans les événements qu'il relate, en avaient néanmoins connu les protagonistes.

Il est donc regrettable que ce livre se révèle fort imprécis au travers de nombreux points de détail. Là où Willson cite directement une source fiable, comme les divers documents de la Bibliothèque du Congrès, il peut évidemment être considéré digne de confiance. Dans tous les autres cas, son travail doit être examiné avec circonspection. Par exemple, dans les deux dernières pages de son livre, il mentionne la date erronée de la mort de Slidell et de celle de Judah P. Benjamin ainsi que le numéro incorrect de la maison de ce dernier, qui était située avenue d'Iéna.

Le récit de Willson sur la mort de Dayton provient, nous dit-il, d'une brochure publiée en 1869, intitulée *The True Account of the Death of Minister Dayton*, considérée apparemment par Henry Vignaud comme « exagérée mais pas improbable ». Le personnage principal est une certaine Sophie Bricard, une jeune chanteuse de la Nouvelle-Orléans, qui avait étudié au conservatoire de Paris. Comme les autres créoles de la Louisiane à Paris, c'est une Confédérée convaincue et, lors de différents concerts et soirées de charité, son interprétation des pièces telles que *La Bannière Bleue* (sans doute une version française de *The Bonnie Blue Flag*) et *Aide-Nous, O France Aimée* avait fait d'elle la coqueluche de la communauté exilée du Sud, ou du moins semble-t-il, de la gent masculine de celle-ci. Peu après l'arrivée de Slidell à Paris, en février 1862, elle a l'occasion de jouer un rôle dans *Florian*, une nouvelle opérette de Jacques Offenbach, qui devait débiter au théâtre des Bouffes-Parisiens. Slidell est évidemment convié à la représentation, de même que Dayton ainsi que l'Empereur. Invité dans les coulisses après le deuxième acte, Slidell trouve Offenbach occupé à présenter sa troupe à Napoléon. A la vue du commissaire confédéré, Sophie Bricard tombe à genoux et, avec un geste passionné, supplie l'Empereur d'aider « mon pays souffrant ». Consterné par cette violation du protocole et profondément embarrassé, Napoléon quitte immédiatement les lieux, mais cette histoire se met à circuler rapidement en causant un énorme affront aux unionistes de Paris. Ces derniers sont, de plus, exacerbés par le comportement de mademoiselle Bricard lors des représentations suivantes, cette dernière insistant de couvrir sa poitrine du drapeau confédéré en soulignant délibérément « certaines formes ambiguës de son corps », jusqu'au rappel à l'ordre délivré par la préfecture de police.

La représentation de l'opérette touche bientôt à sa fin et, malgré ses possibles autres dons, Sophie qui ne semble pas avoir été une chanteuse particulièrement talentueuse, n'apparaît plus sur la scène parisienne. Elle épouse peu de temps après un homme appelé Eckel qui, plus tard et selon certains dires, disparaît par enchantement pour rejoindre l'armée confédérée. La nouvelle madame Eckel loue un appartement à l'Hôtel du Louvre où, dans une grande pièce décorée de portraits de notables confédérés et d'un drapeau confédéré drapé sur le piano, elle donne des réceptions régulières pour ses admirateurs, y compris un certain nombre d'officiers de la marine confédérée. Durant cette période, un sympathisant unioniste peu impressionné la qualifie pour la postérité de « honteuse Jézabel de la sécession ».

²⁰ Il deviendra célèbre en tant qu'expert de Christophe Colomb.

On en arrive à la soirée du 1^{er} décembre 1864. Dayton vient tout juste de terminer son dîner lorsqu'on lui remet une lettre anonyme l'informant que son premier secrétaire Pennington mène depuis longtemps une « liaison scandaleuse » avec « l'ancienne Sophie Bricard, une espionne rebelle désormais connue sous le nom de Mme Eckel », et qu'il serait présent cette nuit même à son appartement. (A l'époque, la légation américaine se trouvait dans les appartements de Dayton, situés dans la rue qui forme un cercle autour de l'Etoile, à l'extrémité supérieure de l'avenue des Champs-Élysées. D'abord appelée rue Circulaire par commodité, elle reçut enfin un nom par le décret du 2 mars 1864, ou plutôt deux noms, la moitié nord devenant la rue de Tilsit et la moitié sud la rue de Presbourg ; les appartements de Dayton étaient situés dans le bâtiment sis aujourd'hui 6 rue de Presbourg).

Comme son fils, William L. Dayton Junior, était sur le point de se rendre au théâtre du Palais-Royal, à quelques pas de la place de l'Hôtel du Louvre, William Dayton décide de l'accompagner. Une calèche les emmène jusqu'au Palais-Royal et de là, le ministre poursuit seul son chemin vers l'hôtel. (A l'époque, l'Hôtel du Louvre n'était pas à l'emplacement actuel, sur le côté ouest de la Place du Palais-Royal, mais dans un bâtiment similaire situé à l'est de la place et occupé aujourd'hui par « Le Louvre des Antiquaires » ; ses propriétaires y déménagèrent en 1875 pour créer plus d'espace pour leur commerce de détail. Le côté du bâtiment donnant sur la place n'a toutefois pas changé et les lettres *Grand Hôtel du Louvre* sont encore discernables sous les fenêtres du deuxième étage).

L'appartement de Mme Eckel se situe au troisième étage et le ministre est hors d'haleine lorsqu'il parvient à sa porte. Elle l'accueille cordialement, mais à peine remise de sa surprise, l'informe que son secrétaire n'est pas là. Confus et embarrassé, Dayton vacille soudainement et semble sur le point de s'effondrer. Son hôtesse le ravive avec un verre de Cognac et lui explique ensuite que, loin d'être une espionne « rebelle », elle travaille depuis un an pour l'Union. Benjamin avait, selon ses dires, expressément interdit aux représentants confédérés à Paris de la fréquenter car elle était *une jeune femme de moralité douteuse, dont le militantisme compromettrait la Cause*. Dégoûtée par cette ingratitude et après tout ce qu'elle avait fait pour le Sud, elle avait décidé de retourner sa veste et contacté Pennington et Bigelow. Déjà à moitié convaincu, le susceptible Dayton l'est complètement quand elle lui montre des lettres portant l'adresse et le sceau du consulat US.

Elle persuade ensuite le ministre de partager une bouteille de champagne avec elle et une conversation amicale s'en suit. Finalement, Dayton supplie Sophie de chanter pour lui. Souriante, elle passe au piano et entonne un morceau de *Florian*. Soudain, elle entend un gémissement suivi d'un bruit sourd. Se retournant, elle voit son visiteur gisant sur le sol, apparemment animé d'une sorte de crise. Elle appelle aussitôt un médecin, mais avant que celui-ci arrive, Pennington entre soudainement dans l'appartement. Il est maintenant évident que Dayton est mort et que son corps ne peut rester où il git. Avec l'aide de la servante de Sophie et du docteur qui vient d'arriver, Pennington réussit à traîner le cadavre au bas de l'escalier et à persuader un cocher de fiacre réticent de le conduire à la légation. Il y a alors un contretemps car Mme Eckel apparaît soudainement habillée pour sortir et déterminée à les accompagner à la légation pour tout expliquer à Mme Dayton. Tentant en vain de la convaincre que, dans les circonstances actuelles, ce n'était peut-être pas une idée appropriée, Pennington jette une pièce d'or au cocher qui démarre au trot. Le lendemain matin, la légation annonce officiellement que le ministre des Etats-Unis en France était décédé d'une commotion cérébrale.

Telle est la version des événements décrits par Willson, qui a été acceptée sans réserve par un certain nombre d'historiens. Par exemple, un article sur la mort de Dayton par Serge Noirsain dans le CHAB News trimestriel, reprend presque mot pour mot la version de Willson, en ajoutant quelques détails probablement de son imagination, comme le ministre était « sur le point de siroter un bon vieux Cognac français » quand la lettre arriva.²¹ Cependant Mr. Noirsain spécule sur la raison de la visite de Dayton à l'appartement de Mme Eccles, estimant qu'elle aurait pu être tout autre et que son décès survint dans des circonstances quelque peu compromettantes ; il cite ici les cas de Mata Hari et de Christine Keeler.²² Bien que son article sur les créoles à Paris ne mentionne pas Dayton, le professeur Nacouzi accepte également sans réserve la version de Willson concernant les activités pro-sudistes de la chanteuse durant les premiers jours de la guerre.

Cette histoire est certes fascinante, mais est-elle exacte ? Les préliminaires ne sont pas encourageants. Ainsi, l'ensemble de l'œuvre énorme d'Offenbach ne contient pas une seule pièce appelée *Florian*, ni aucune avec un titre semblable. Il n'y a non plus aucun personnage du même nom dans ses opérettes.²³ En outre, les demandes de renseignements auprès des universités concernées et autres bibliothèques de la Nouvelle-Orléans ne fournissent aucune trace d'une Sophie Bricard.

A ce stade, il convient donc d'examiner les preuves matérielles existantes. A coup sûr, une seule personne a vraiment été témoin de la mort de Dayton, mais il nous faut tenir compte d'un certain nombre de récits contemporains qui, analysés conjointement, permettent de tirer certaines conclusions.

Il y a d'abord les extraits de la presse. Typique de ceux-ci est celui du correspondant à Paris du *Times* de Londres. Dans son édition du lundi 5 décembre, quatre jours après le décès, il écrit : *Il semble qu'il [M. Dayton] quitta son domicile à 21 heures dans la soirée de jeudi pour rendre visite à une famille américaine résidant à l'Hôtel du Louvre. Il n'y était que depuis quelques minutes quand il fut pris d'un vertige accompagné d'une douleur violente. Son amie lui donna un peu de vinaigre pour se tamponner les tempes et un flacon de sel, qui le ranimèrent quelque peu. Il se coucha alors sur le canapé et sembla s'endormir. Peu de temps après, son amie ne l'entendant plus respirer, lui prit la main et la trouva assez froide. Elle appela un médecin qui, sur place une heure plus tard, constata qu'il arrivait trop tard et qu'il [M. Dayton] était mort depuis un certain temps.* Mis à part la confusion concernant précisément à qui Dayton rendait visite, ce compte-rendu est intéressant dans la mesure où il contredit la version de Willson, qui stipule que le ministre mourut à la légation plutôt qu'à l'Hôtel du Louvre.

Le *Daily True American* de Trenton, New Jersey, reprend le 3 mars 1865, l'éloge funèbre du Procureur général²⁴ à son défunt collègue, et donne des détails supplémentaires et plutôt émouvants : *Le soir de sa mort, il rendit visite à une connaissance du New Jersey à son hôtel [Hôtel du Louvre]. Ne le trouvant pas chez lui et essoufflé par la montée de l'escalier, il sonna chez une amie pour s'y reposer. Il*

²¹ Serge Noirsain, *The Strange Death of Mr. Dayton*. Cet article est disponible sur le site de la CHAB dans une version traduite en anglais par Gérard Hawkins. Malgré les aimables efforts de Mr Hawkins, l'auteur n'a pas pu localiser une copie de l'original en français.

²² La call-girl britannique dont les liaisons avec le secrétaire d'Etat britannique à la Guerre et avec un fonctionnaire de l'ambassade soviétique couvrit le premier de honte et le conduisit à sa démission en 1963.

²³ Correspondance de Robert L. Folstein de la société de Jacques Offenbach, 2003. Voir aussi le bulletin de la société, n^{os} 23 et 24 (mars et juin 2003).

²⁴ Voir note 3 ci-dessus. Le procureur général du New Jersey était à cette époque Frederick T. Frelinghuysen.

s'entretint agréablement avec elle pendant quelques minutes, puis lui demanda de jouer pour lui le 'Star Spangled Banner', ce qu'elle fit. Il l'implora ensuite de chanter 'Home, Sweet Home', ce qu'elle entreprit également. Puis il lui dit : 'Je souhaiterais être là' et, en s'excusant, il se coucha sur un divan en gémissant légèrement. Elle appela aussitôt le médecin de famille qui arriva une heure plus tard et l'informa qu'il était mort depuis au moins une heure. Ainsi la bannière de son pays et son foyer ont été les dernières choses présentes à son esprit avant de rentrer chez lui pour toujours. Cette version est, outre celle de Wilson, la seule qui mentionne une quelconque chanson.

Deuxièmement, William L. Dayton Junior et le médecin en question ont fait des déclarations immédiatement après l'événement, ceux-ci figurant parmi les papiers de Dayton à Princeton. Selon Dayton Junior, après le dîner du 1^{er} décembre 1864, vers 19 heures, mon père et moi avons pris un fiacre près de l'Arc de Triomphe et nous nous sommes rendus jusqu'à l'angle de la rue la plus proche du théâtre du Palais Royal. Nous avons ensuite pénétré les arcades du Palais Royal et avons marché lentement en contemplant les différentes vitrines le long de la galerie occidentale. J'ai parcouru avec lui peut-être un tiers de cette arcade. A ce moment-là, il semblait être dans un état de santé normal. Je n'ai rien remarqué qui puisse indiquer une faiblesse ou une déficience quelconque. Je lui ai ensuite dit vouloir aller au théâtre du Palais Royal pendant quelque temps. 'Bien, vas-y', me répondit-il, puis il continua à marcher dans le but de flâner le long de la galerie et de regarder les devantures. C'est la dernière fois que je l'ai vu avant que l'on m'appelle vers minuit, quand je l'ai trouvé mort sur un canapé dans l'appartement de Mme Eckel. Il dîna avec son appétit habituel et semblait de meilleure humeur que d'habitude. Il ne m'a pas précisé où il allait quand il m'a quitté ; il m'avait dit auparavant qu'il prendrait un peu d'air et qu'un peu d'exercice lui ferait du bien, n'ayant pas beaucoup mis les pieds dehors ces derniers jours.

Le médecin en question, le docteur Edward John Beylard, avait précédemment soigné Dayton. Sa déposition est signée et datée du 9 décembre 1864 : à 22h30, le jeudi soir 1^{er} décembre, une femme allemande parlant mal le français [sic]²⁵ appela mon domicile sis 7 rue d'Anjou St. Honoré et me demanda de me rendre à l'Hôtel du Louvre, où M. Dayton, le ministre américain, était soudainement tombé malade. Je pris un fiacre qui attendait et arrivai à l'hôtel à environ 22h45. On me conduisit à l'appartement de Mme Eckel, et une fois la porte ouverte, je trouvai M. Dayton couché sur le canapé comme s'il dormait. Mme Eckel me dit immédiatement : 'M. Dayton est gravement malade et a eu une sorte de crise'. Craignant qu'elle ne dise quelque chose d'alarmant, je lui proposai de passer dans la pièce voisine pour m'expliquer ce qui s'était passé. Elle me répondit qu'il était inutile de quitter la pièce car elle pensait qu'il était mort ; il était en effet insensible. J'ai lui ai tâté le pouls et appliqué mon oreille contre son cœur, mais n'ai trouvé aucun signe de vie. Ses mains étaient très froides et j'eus immédiatement l'impression qu'il était mort depuis quelque temps. Il était couché sur le canapé sur son flanc droit, dans une position normale, comme s'il venait d'arriver et avait décidé de se reposer. Mme Eckel poursuivit en précisant que M. Dayton avait appelé à 20 heures pour rencontrer M. Vanderpoel à l'hôtel ; ne le trouvant pas chez lui, il débarqua à son appartement ; elle souligna qu'il se plaignait de mal de tête, et qu'après avoir conversé quelque temps, s'en plaignit davantage, en

²⁵ Aucun des deux mots ne s'orthographe avec une majuscule en français, qui était peut-être la langue maternelle du docteur.

plus d'étourdissements et d'un problème d'acuité visuelle. Il s'assit sur le canapé et elle lui offrit divers stimulants qui semblent n'avoir eu aucun effet. Il commença soudainement à ronfler et à expirer bruyamment durant dix ou quinze minutes, après quoi elle pensa qu'il avait cessé de respirer. Il était évident qu'il était mort à la suite d'une rupture d'un vaisseau sanguin du cerveau. Je proposai alors de transporter le corps chez lui. Mme Eckel refusa, insistant pour que certains membres de sa famille soient convoqués à venir voir dans quelle condition le ministre avait été trouvé, avant de le retirer de l'appartement. Ce qui fut fait. On appela les fils de W. Dayton, qui arrivèrent peu après. Ces derniers retournèrent à la légation pour informer le reste de leur famille de ce qui était arrivé pendant que je prenais en charge le corps et l'emmenais à la légation.

Après coup, le médecin ajouta : *J'ai omis de préciser que peu de temps après être entré, Mme Eckel tira de sa poche une feuille de papier écrite des deux côtés et mentionna que monsieur Dayton l'avait appelée pour discuter de certaines affaires importantes ; que le papier était le brouillon d'une lettre qui devait être envoyée à Drouyn de Lhuys [le ministre français des affaires étrangères] ; qu'il lui avait rendu visite le soir précédent mais, ne la trouvant pas chez elle, lui avait laissé sa carte de visite.*²⁵

Enfin, nous avons la version des faits de Bigelow, tels que rapportés dans son autobiographie. Bien qu'écrit plus de quarante ans après la guerre civile, cet ouvrage se compose, pour l'essentiel, de lettres et autres documents avec des annotations et des renvois. Il est donc clair que Bigelow avait conservé un grand nombre de documents de l'époque et ne se fiait pas à sa seule mémoire. Il précise qu'il ne fait que répéter l'histoire que le lui a racontée le docteur Beylard le matin du 2 décembre 1864. Le récit de Bigelow suit le schéma général de celui du docteur avec, toutefois, un certain nombre de détails supplémentaires et quelques omissions.

Tout d'abord, Bigelow affirme que Dayton et son fils avaient décidé de se promener après le dîner et avaient *flâné jusqu'au Palais Royal*. Vu la distance entre l'Arc de Triomphe et le Palais Royal et compte tenu de l'âge et de la condition physique de Dayton, cela semble hautement improbable, et cette assertion est en tout cas contredite par le fils de Dayton. Il raconte ensuite que, tandis que le fils se rendait au théâtre, *le père s'en alla saluer des amis. Il semble qu'il rendit d'abord visite aux Vanderpoels*. Comme ces derniers dînaient, Dayton ne s'y attarda pas, et *on l'entendit ensuite parler dans l'appartement d'une certaine Mme Eckels [sic]*. Bigelow poursuit en précisant que, selon le médecin, Dayton *se rendit chez son hôtesse pour saluer Abraham Lincoln de trois hourras, les nouvelles de sa réélection venant d'atteindre Paris*. Peu après, le ministre mentionne qu'il ne se sent pas bien et meurt en quelques minutes. Bigelow décrit ensuite les efforts déployés par le médecin et William Dayton Junior, récemment arrivé, pour engouffrer le corps dans un fiacre et rejoindre la légation *avant l'intervention de la police*. Le propriétaire de l'hôtel était furieux et il ne se calma que lorsque le docteur Beylard promit d'endosser l'entière responsabilité de ce qu'il faisait. Bigelow précise également que, malgré leurs protestations, *Mme Eckels [sic] insista pour accompagner le corps à la légation afin d'expliquer ce qui s'était passé, parce qu'il y allait de sa réputation*. Finalement, il ajoute un détail touchant qui fut

²⁵ Dayton Papers, Boîte 6, Dossier 5.

communiqué à Mme Dayton en fin de journée : *la veille, au soir, le ministre s'était empiffré de sa tarte à la citrouille.*²⁶

Ecrivant à l'intention d'un lectorat général, il est normal que Bigelow ait laissé de côté les détails médicaux, mais comme on le verra plus loin, son récit comporte une omission importante : il n'y a dans la déclaration du médecin aucune mention du mystérieux brouillon à l'attention du ministre français des affaires étrangères.

Il n'y eut probablement qu'un seul témoin de la mort de Dayton, et peut-être devrions-nous maintenant nous intéresser à ce « qu'elle » a à dire. Son vrai nom était Lizzie St. John Eckel et son témoignage des événements de cette nuit tragique est inclus dans son autobiographie publiée en 1874, dix ans plus tard.

L'histoire de sa vie, si elle est authentique, est extraordinaire. Tout d'abord, elle était, ou du moins prétendait être la fille de Maria Monk, une prostituée canadienne et une alcoolique qui attint une certaine renommée en 1836 grâce à la publication de *The Awful Disclosures of Maria Monk*, un exposé lugubre sur les agissements scandaleux existant au couvent Hôtel Dieu à Montréal.²⁶ Les assertions de Maria Monk sont démenties par sa mère qui déclara sous serment que sa fille n'avait jamais été dans un couvent. Elles sont également réfutées par le colonel William L. Stone, un protestant rabique et le rédacteur en chef du *New York Commercial Advertiser*, qui enquêta méticuleusement sur cette affaire. Le livre avait, en fait, été écrit par un groupe de pasteurs protestants peu scrupuleux, dont l'un d'eux vivait à l'époque avec Maria Monk. Ce n'est qu'après la parution du livre que les comparses commencèrent à s'attaquer mutuellement en justice pour obtenir leur part des profits.²⁷

Lizzie St. John naît en 1837 à New York et passe son enfance dans la pauvreté. Las de l'état d'ivresse permanent de sa femme, M. St. John quitte son foyer en 1843, emmenant avec lui ses trois enfants, qu'il place auprès de divers parents aux environs d'Amenia, Dutchess County, dans l'Etat de New York. Lizzie semble avoir eu du succès avec les hommes dès son plus jeune âge. Déterminée à améliorer son sort, elle s'installe à New York où elle accomplit diverses tâches subalternes jusqu'à ce qu'elle soit recueillie et plus ou moins adoptée par un juge bienveillant, ami de ses parents, et par son épouse, qui financent son entrée à l'académie de Madame Martinet. A l'âge de 19 ans, elle attire l'attention d'un homme mûr, Samuel Eckel, originaire du Tennessee et ancien consul des Etats-Unis à Talcahuana, au Chili. Elle l'épouse quelques mois plus tard et le couple déménage ensuite à Washington.

L'ancienne Lizzie St. John y côtoie un certain nombre de personnalités *et découvre le pouvoir magique que possède une femme sur un homme et même sur les destinées de l'Etat*. Poursuivant ses intrigues après son retour à New York, elle conclut qu'elle était capable d'utiliser ses charmes pour acquérir de l'influence et son ascendant pour gagner de l'argent, obtenir des contrats gouvernementaux et des rendez-vous avec des partis intéressés, tout en recevant un pourcentage en retour. Son mari se montrant exagérément jaloux, elle le quitte en 1861 et s'installe à Brooklyn. Le déclenchement de la guerre civile lui procure de nouvelles possibilités d'user de ses duplicités à son avantage

²⁶ Bigelow, op. cit., Vol. II, pp. 234, 235, 237.

²⁶ Maria Monk, *The Awful Disclosures of Maria Monk: the Hidden Secrets of a Nun's Life in a Convent Exposed* (New York, 1836).

²⁷ Le révérend J. J. Slocum en était apparemment l'auteur principal. *The True History of Maria Monk* (London, 1895) contient la déclaration sous serment de la mère de Maria Monk et un résumé du rapport du colonel Stone, qu'il avait publié sous la forme d'un pamphlet.

financier. Utilisant les contacts qu'elle avait établi plus tôt à Washington, elle rend des services aux New-yorkais qui avaient des amis ou des parents dans le Sud, ou qui souhaitent simplement expédier des marchandises à travers les lignes ennemies.

En juillet 1863, pour des raisons qui ne sont pas tout à fait claires, mais qui peuvent être liées à ses activités récentes, elle s'embarque avec sa petite fille pour Paris, emportant dans ses bagages un certain nombre d'introductions provenant de ses contacts à New York. Elle s'épanouit rapidement dans la capitale parisienne et devient une véritable « aventurière », selon le terme victorien. Elle réunit bientôt autour d'elle un groupe de jeunes citadins, principalement des Américains, y compris Pennington, le premier secrétaire de Dayton. Grâce à son influence, elle obtient une invitation au premier bal de la saison 1864 au Palais des Tuileries, où elle semble avoir réussi à ensorceler l'honnête Dayton. Cela lui procure une entrée aux niveaux supérieurs de la société, tant française qu'américaine, l'une de ses conquêtes étant le Duc de Morny, le demi-frère de l'Empereur et l'un des hommes les plus influents en France, qui lui fut effectivement présenté par le ministre US.²⁸

Sa vie se poursuit à l'identique après la mort de Dayton, avec son cercle de puissants admirateurs toujours croissant. Néanmoins, elle nous informe qu'elle devenait de plus en plus désenchantée d'elle-même. Elle commence lentement, malgré elle, à se tourner vers la religion, jusqu'à ce qu'elle soit finalement admise dans l'Eglise catholique romaine. Elle quitte la France en 1870, juste avant le déclenchement de la guerre franco-prussienne, et retourne dans les montagnes du comté de Dutchess, où elle avait passé une grande partie de son enfance. Elle s'installe juste en face de la frontière de l'Etat, à Sharon, dans le Connecticut, où elle construit une église en l'honneur de Sainte-Geneviève et devient une figure emblématique dans sa communauté jusqu'à sa mort en 1916 ou 1917.²⁹

Lors de la soirée fatidique de 1864, elle nous a dit qu'elle s'habilla avec plus de soins que d'habitude, car elle s'attendait à ce que le ministre des Etats-Unis *viene passer la soirée avec elle*. Elle lui avait écrit la semaine précédente, expliquant qu'elle souhaitait le voir *pour une question importante*. En effet, un homme d'affaires américain qui avait démarré une entreprise en France demandait à être fait Chevalier de la Légion d'Honneur et lui avait promis 5 000 \$ si elle pouvait lui obtenir cette distinction importante. De ce fait, elle souhaitait l'appui de Dayton. Ce dernier lui avait apparemment rendu visite la veille au soir, alors qu'elle était sortie, et lui avait laissé un mot disant qu'il reviendrait plus tard dans la soirée.

Dès l'arrivée du diplomate, elle lui remet la demande qu'il promet de rédiger correctement à la légation avant de la présenter au ministre des affaires étrangères dès que possible. Il fera de son mieux, dit-il, pour que la requête soit traitée rapidement, parce qu'il prévoit de retourner aux Etats-Unis d'ici peu. Il en a assez de son poste et demandera sa démission à Seward. Horrifié par cette nouvelle et craignant de voir s'envoler les 5 000 \$, Mme Eckel tente d'envouter le ministre. Elle le fascine tout d'abord avec des histoires amusantes, puis joue la « rêveuse mélancolique » en s'exclamant : *combien je regrette que vous partiez ! Vous seul pouvez me protéger de l'envie et de la jalousie des Américains*. La conversation se poursuit pendant environ vingt minutes, jusqu'à ce que Dayton se plaigne soudainement de maux de tête. Elle

²⁸ Mrs. L. St. John Eckel, *Maria Monk's Daughter; an Autobiography* (New York, 1874).

²⁹ Eckel, op.cit.; Leonard Twynham, *The Weird Sister of Sharon and Amenia* (? Sharon, 1932).

cherche du rhum avec lequel elle lui frictionne la tête, pendant qu'il lui prie de ne pas le laisser seul. Enfin, elle lui demande s'il souhaite s'allonger et s'en va chercher un oreiller. A son retour, elle s'aperçoit qu'il s'était affalé en travers du sofa et respirait profondément, apparemment endormi. Elle place l'oreiller sous sa tête et le recouvre de sa cape d'opéra. Environ quarante minutes plus tard, vers 22 heures, elle touche sa main qui est froide. Ne parvenant pas à le réveiller, elle appelle sa servante allemande, et toutes deux se rendent alors compte qu'il est mort.

Son récit vire alors au mélodrame, mais elle nous apprend qu'elle dépêcha sa servante chercher le médecin qui arriva peu avant minuit, et qu'elle envoya également un mot à la famille de Dayton. Lorsque Willie Dayton arrive et lui demande ce que son père faisait là, elle lui répond qu'il était venu voir M. Vanderpoel, mais comme ce dernier était absent, il avait décidé de lui rendre visite. Le plus jeune fils de Dayton apparaît alors, et elle accompagne les deux frères à la légation pour annoncer la nouvelle à Mme Dayton et à sa fille, pendant que le docteur s'affairait à transférer le corps chez eux. La famille insiste gentiment pour qu'elle passe le reste de la nuit avec elle, mais elle est incapable de dormir car *mes souffrances sont tellement poignantes*. Finalement, elle rentre chez elle dans la calèche du docteur, qui trotte à travers le brouillard. De retour à son appartement, elle se jette sur le sol et *libérai le torrent de douleur qui faisait rage en moi*. Voyant sa maîtresse dans cet état, la servante se met également à pleurer *pour tout ce que j'ai souffert*. Libre au lecteur de décider entre la sincérité de cette tristesse lors de la mort prématurée d'un homme intègre et la pure frustration de perdre brusquement un puissant protecteur.

Le décès du ministre américain dans l'appartement de Mme Eckel fait grand bruit à Paris, et quelques jours plus tard, *un fonctionnaire américain* vient la voir et *me demande de lui relater les circonstances de la mort de M. Dayton afin qu'il puisse en informer M. Seward*. Ce ne peut être que Bigelow qui, selon ses informations, était son « pire ennemi » à Paris. Il est curieux que ce dernier ne mentionne pas cette entrevue dans ses mémoires. En tout cas, selon ses dires, elle lui raconte une longue histoire issue de son imagination, dissimulant soigneusement la véritable raison de la visite de Dayton.³⁰

Après avoir examiné toutes les évidences, nous pouvons maintenant tenter de faire leur synthèse. Premièrement, il semble probable que Dayton soit allé à l'appartement de Mme Eckel ce soir-là parce qu'elle l'avait convoqué pour la raison qu'elle donne ; la dernière partie de la déposition du docteur Beylard semble confirmer ce fait. En second lieu, l'histoire de sa soi-disant visite aux Vanderpoels est probablement une invention de Mme Eckel sous l'inspiration du moment afin de cacher la vérité concernant sa présence à l'Hôtel du Louvre. Troisièmement, pour une raison inconnue, Dayton ne veut pas dire à son fils Willie où il se rend, préférant faire semblant d'avoir besoin d'un peu d'air frais. Quatrièmement, nous savons par la déposition de Willie Dayton que le père et le fils quittèrent l'Arc de Triomphe en calèche, à environ 19 heures. La distance au théâtre du Palais-Royal est d'un peu moins de trois kilomètres, et ils ont ensuite passé quelques minutes à se promener ensemble avant que Willie entre dans le théâtre et que son père se rende à l'Hôtel du Louvre, à quelques 400 mètres de là. Dayton serait donc arrivé à l'appartement de Lizzie Eckel à environ 20 heures, tout comme elle le rapporta au docteur Beylard. Cinquièmement, nous pouvons dire que le décès est probablement survenu peu après 21 heures, bien que la mort du ministre ne fût pas

³⁰ Eckel, op. cit., p. 119.

confirmée avant l'arrivée du docteur, peu avant 23 heures, la cause du décès étant, comme le confirme ce dernier, *une rupture d'un vaisseau sanguin du cerveau*. Enfin, contrairement à la loi française et aux souhaits du propriétaire de l'hôtel, le corps a été précipitamment retiré de l'appartement avant que la police puisse intervenir.

Malheureusement, un certain nombre de questions demeurent sans réponses. Qui, par exemple, était Sophie Bricard ? A-t-elle réellement existé ? Il serait facile et même tentant de la considérer comme issue de l'imagination de Beckles Willson s'il n'y avait pas un curieux élément de preuve. Comme mentionné plus haut, bien que Willson ne constitue pas une source très fiable, on peut néanmoins lui faire confiance quand il cite celle des autres. Il reproduit dans son livre un fragment de lettre *d'un jeune visiteur américain à Paris, écrite au début de 1864*, qui se lit comme suit : *P. m'a emmené dans la nuit de dimanche à l'une des réceptions de Mme Eckel, anciennement la fameuse Sophie Bricard de la Nouvelle-Orléans. Son appartement est assez grand et bien meublé. Il est situé dans un hôtel à proximité du théâtre français. Elle est menue, paraît âgée d'environ vingt-cinq ans [Lizzie St. John Eckel avait 26 ou 27 ans à cette époque], a de beaux cheveux ainsi que de beaux yeux, mais je ne suis pas attiré par son expression. Apprenant de P. que j'étais originaire du Missouri, elle fut heureuse de me montrer une attention flatteuse ; mais comme elle était une sécessionniste rabique, je suppose qu'elle aurait été dégoûtée de connaître mes sentiments réels et de savoir que mes deux frères combattaient dans l'armée de Grant. Il y avait plusieurs clients étranges, apparemment des gens de la marine, et je suppose qu'ils considéraient l'appartement de Sophie comme un endroit idéal pour un rendez-vous rebelle. Je ne dois pas oublier de mentionner qu'il y a de grands portraits encadrés de Jeff Davis, de Lee, de Beauregard, de Benjamin et d'autres, et que l'extrémité d'un grand piano est recouverte d'un drapeau rebelle.*³²

En supposant que ce récit ne soit pas une pure fiction de Willson, que peut-on en déduire ? Nous savons par son propre récit que Lizzie St. John Eckel préférerait garder sous silence ses origines pendant son séjour à Paris ; le personnage de Sophie Bricard aurait-il été le fruit de sa propre invention ? Elle avait été mariée à un Sudiste et ses activités pendant son séjour à Brooklyn au début de la guerre civile peuvent certainement être considérées comme pro-sudistes. A-t-elle, du moins au début, poursuivi le même type d'activité à Paris ? En outre, il y a peut-être un lien avec la Nouvelle-Orléans. En mars 1862 (l'année avant l'arrivée de Mme Eckel à Paris), Jacques Offenbach avait transféré la direction du théâtre des Bouffes-Parisiens à Alphonse Varney, père du célèbre Louis Varney. Alphonse Varney était né à la Nouvelle-Orléans et y avait occupé le poste de directeur de l'Opéra français jusqu'en 1851 ; il aurait bien pu offrir à une jolie sympathisante sudiste un rôle dans une de ses courtes pièces (maintenant oubliées !).

En second lieu, Bigelow a-t-il utilisé Lizzie/Sophie pour obtenir des renseignements, comme le prétend Willson ? Une grande partie de ce qu'elle apprit de ses contacts en haut lieu aurait pu être potentiellement très précieux pour lui, et cela aurait été contre sa nature de ne pas tenter de mettre la main sur ces informations. Il nous dit, peut-être avec un peu trop de désinvolture que *je n'ai jamais eu un espion à ma solde pendant mon séjour officiel en France, ni n'ai jamais payé quelqu'un ou autorisé quiconque à payer un sou pour la moindre information secrète, qui aurait été achetée à ma demande par le*

³² Willson, op. cit., pp. 76, 77.

*biais d'une transaction de mercenaire.*³³ Et si toutefois, ces informations n'avaient pas « été achetées à sa demande » mais simplement refilees à la suite d'un accord préliminaire ? Une fois de plus, pourquoi Bigelow fait-il référence dans ses mémoires à « une Mme Eckel » ? Il disposait d'un réseau de renseignements très efficace et devait très bien savoir qui elle était. Pourquoi ne mentionne-t-il pas l'interview qu'elle dit avoir eu avec lui après la mort de Dayton et qui eut certainement lieu, compte tenu de sa position de consul des Etats-Unis ?

Cela nous amène bien sûr à la question finale. Nous savons que Dayton décéda d'une hémorragie cérébrale, mais quelle en fut la cause immédiate ? Est-ce simplement l'effort déployé par la marche de 400 mètres depuis le théâtre du Palais Royal et l'escalade des trois volées d'escalier pour atteindre l'appartement de Mme Eckel ? Ou, comme le suggère Serge Noirsain, la dame recourra-t-elle à un autre moyen pour persuader le ministre de l'aider à obtenir ses 5 000 \$? Après tout, comme elle le dit elle-même : *J'estimai maintenant que le temps devenait précieux et que je devais faire tout ce que je pouvais pour gagner ses sympathies ... Mr. Dayton était un homme de bon cœur, franc et à l'esprit pur ... qui pensait être à l'abri du charme d'une femme comme moi.* Ces révélations pourraient expliquer la réaction du docteur Beylard lorsqu'après avoir constaté la mort de son patient et ami, *il vint vers moi et se comporta comme s'il allait me frapper.*³⁴ Elles pourraient également justifier son empressement à se débarrasser du corps avant l'arrivée de la police.

Autre question : pourquoi le ministre n'a-t-il pas dit à son fils où il se rendait ? Il se peut évidemment que l'intérêt que portait Dayton pour Mme Eckel ne fut que purement paternel ou, tout au plus, qu'il n'était coupable de rien de plus que de l'attirait d'un homme d'âge mûr pour une jeune femme extrêmement séduisante (et très peu scrupuleuse !). On peut certes faire valoir que, s'il y avait eu quelque chose d'inconvenant dans sa relation avec Lizzie Eckel, alors ou antérieurement, sa famille n'aurait jamais continué à le traiter comme elle le faisait ; même si nous écartons son témoignage certifiant qu'elle avait été invitée à rester avec la famille de Dayton après sa mort (et il n'y avait aucune raison de le faire), les documents de Dayton à Princeton contiennent deux lettres adressées à Willie Dayton, qui indiquent qu'elle était en bons termes avec sa famille, l'une demandant une introduction à Drouyn de Lhuys et l'autre remerciant Willie pour l'avoir aidée à obtenir un billet pour un bal.³⁵ En revanche, si la famille Dayton l'avait immédiatement rejetée ou tenté de l'éviter, cela aurait confirmé ce que les commérages et mauvaises langues avaient propagé.

Il ya peut-être un indice dans une curieuse lettre adressée par Seward à Bigelow, datée du 13 février 1865, et reproduite dans les mémoires de Bigelow. Le secrétaire d'Etat y mentionne qu'il a *reçu, lu et brûlé votre note du 27, comme vous l'avez suggéré.* Une note de bas de page explique qu'il s'agit du *rapport officiel* de Bigelow concernant la mort de son prédécesseur.³⁶ Pourquoi Seward dut-il brûler cette lettre après l'avoir lue ? De toute évidence, Bigelow voulait garder certains secrets. Qui était donc ceux qu'il essayait de protéger : lui-même, Mme Eckel ou le défunt William L. Dayton ?

³³ Bigelow, *France and the Confederate Navy 1862-1868: an International Episode* (New York, 1888), p. 168.

³⁴ Eckel, op. cit., pp. 111, 115.

³⁵ Dayton Papers, Boîte 6, Dossier 4.

³⁶ Bigelow, *Retrospections*, Vol. II, p. 329.